Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 3 (1953)

Heft: 4

Artikel: Les VIIIes rencontres internationales de Genève septembre 1953 : l'angoisse du temps présent et les devoirs de l'esprit

Autor: Christoff, Daniel

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-380603

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LES VIIIes RENCONTRES INTERNATIONALES DE GENÈVE

Septembre 1953

L'ANGOISSE DU TEMPS PRÉSENT ET LES DEVOIRS DE L'ESPRIT

La foule curieuse et prudente qui se pressait aux conférences aura certainement entendu des accents au moins sincères, souvent énergiques, et quelques leçons mémorables. Quant aux entretiens, ils réunissent de nouveau des interlocuteurs assez divers et le comité des Rencontres, aussi bien que les hôtes de nombreuses réceptions, doivent être remerciés pour l'équilibre et pour l'atmosphère égale qu'ils leur ménagent. Il est bien vrai que la très grande majorité des participants représentent la seule Europe latine. Mais, là aussi, nous voyons certains progrès, et l'on ne peut encore demander à ces rencontres d'être la tribune de l'Europe — de quelle Europe ? — ou du monde. D'année en année, M. le conseiller d'Etat Picot et le président des Rencontres, M. le recteur Babel, évoquent les absents et s'efforcent d'élargir notre horizon et, pour le moment, l'apprentissage du débat se poursuit.

On va juger d'ailleurs que les opinions représentées formaient un réel univers humain. Sans doute, un nouveau venu dans ce monde qui a déjà ses coutumes, le regardant comme le microsociologue observerait des enfants jouant dans un square, trouva-t-il cette société bien fermée et tout le monde d'accord ou se référant aux mêmes valeurs ; remarque d'un sociologue qui prend pour « objet » le monde où il est pourtant engagé et qui n'y entre pas. Mais quoi ! l'esprit le plus hardi, lorsqu'il voit un philosophe croquer un petit gâteau, croit encore discerner je ne sais quelle trahison à l'égard du sérieux, du mal réel ou de l'angoisse. Ne pas voir dans le monde — certes limité — de ces Rencontres un lieu de liberté efficace et de vérité, c'est vouloir ignorer les conformismes pires dont il dégage, un moment, bon nombre de ceux qui s'y trouvent réunis.

Le thème proposé impliquait, au dire du plus grand nombre, un diagnostic et une thérapeutique de l'angoisse. Mais il y a d'abord des thérapeutiques spéciales. On entendit donc deux praticiens, le

Dr R. de Saussure et le Président R. Schuman, parler de la technique propre à leur art.

Outrageusement déniaisé chaque jour par l'information la plus banale, le public accouru doit, à mon sens, remercier le médecin qui sut lui parler en honnête homme et qui, dans un domaine si délicat, lui épargna précisément cette technicité qu'en d'autres occasions le même public déteste. Il fut toutefois évident que la médecine possède une technique pour dominer ses problèmes.

Le politique, au contraire, parla peu des techniques qui lui seraient nécessaires — on évoqua plus tard, dans un entretien, et d'un tout autre point de vue, la menace des techniques administratives ou de ce qui en tient lieu. Mais le politique sut, imperturbable, tisser tous les fils d'une situation complexe. Tout le drame, occasionnellement résumé par ces paroles d'un adversaire : « ... les faits sont aussi têtus que les espoirs de M. Schuman », réside dans la disproportion de notre pouvoir de pénétration — qui accroît notre angoisse ou simplement notre mécontentement — et de notre pouvoir d'agir. Et ces paroles sont un hommage, qui n'était pas involontaire peut-être ; car c'est déjà beaucoup, que les espoirs d'un homme puissent être aussi têtus que les faits. Mais voilà qui nous rapproche peut-être de la véritable angoisse.

Car on ne pouvait rester ainsi au chevet de l'angoisse avec le médecin et l'homme d'Etat, pour qui elle est un problème, au moins en partie objectivé. Il fallait entrer dans la maison hantée. Toutefois, on essaya, avec M. Mircea Eliade, de faire diagnostiquer du dehors notre angoisse collective actuelle, cela pour le plus grand bonheur d'un public flatté dans son trouble. Un trait caractéristique de notre époque, c'est, pour M. Eliade, la mentalité historique, où les primitifs verraient — preuve en soient certains mythes du folk-lore — un gage de mort prochaine. Au contraire, l'Indien penserait qu'en comprenant la relativité historique nous serions près, à notre tour, de déchirer le voile de l'Absolu. Mais il semble bien difficile de se voir par les yeux d'autrui, et que l'Indien de M. Eliade se méprend sur notre condition. Car l'« Occident » n'a pas attendu le relativisme moderne pour déchirer le voile de l'apparence ; et si ce relativisme moderne a donné quelques traits nouveaux à notre angoisse, c'est à la cosmologie et à l'ethnographie plus qu'à l'histoire qu'il le doit. Au contraire, l'histoire, comme vue générale et comme philosophie, tend de plus en plus à se faire absolue : absolus du progrès ou de la tradition.

Certes, il n'y a pas de vue *sur* l'angoisse ; il faut être dans l'angoisse pour en parler et, s'il existe une « thérapeutique de l'angoisse » (le mot est extrait d'une lettre de M. Mauriac au Président Babel), c'est d'abord affaire personnelle ou de tête à tête. Sur ce point, on entendit trois conférences admirables. De M. François Mauriac, qui parla le dernier et qui, en tête à tête avec chacun, sut, de sa voix

blessée, faire entendre d'un immense auditoire la « victoire sur l'angoisse », on ne saurait rien ajouter ici. Je témoignerai seulement de notre émotion à entendre l'homme de ses romans, et même de ses tout premiers romans, dans une angoisse toujours adolescente, et, par là, vraiment humaine. Toutes réserves utiles ayant été faites par M. le Professeur J. Courvoisier sur l'exploitation possible de certains mots de M. Mauriac (« Saint Cyran... théologien sinistre »), il m'est plus aisé de dire que nous avons rencontré un vrai chrétien, d'autant plus chrétien qu'il est plus nettement engagé.

Mais, avant que M. Mauriac fît entendre ce témoignage d'amour, deux philosophes avaient pris la parole. M. Guido Calogero l'avait fait en pur idéaliste. Acerbe et irrévérencieux à l'égard de l'ontologie, il ironisa sur l'angoisse métaphysique, sans doute parce que celle-ci déplacerait le problème spirituel pour n'avoir pas à le résoudre dans l'action. Il montra d'autant mieux l'angoisse morale, celle de Socrate, dans le « Criton », et fit de façon vigoureuse comprendre les ressources d'énergie que suscite l'angoisse du mal ; parti de l'angoisse même, il montra la voie — toute humaine et philosophique — vers la sagesse et la sérénité reconquises.

Malgré les paroles émouvantes de M. Mauriac, malgré la force et la conviction de M. Calogero, c'est pourtant à M. Ricœur que nous avons dû l'analyse la plus précise de l'angoisse éternelle sous son visage le plus actuel. M. Ricœur a d'abord écarté toute confusion entre l'angoisse et ses prétextes : peurs, impuissances, inquiétudes, insécurité ; car l'angoisse saisit l'homme en son tout. Il a refusé de partir seulement des angoisses collectives, car l'angoisse saisit l'homme isolé, et ce sont des isolés, des adversaires de leur temps, qui l'ont souvent éprouvée le plus profondément. Partant de l'angoisse de toujours, née de la mort d'autrui, de la souffrance, de la fuite du temps, de l'individuation, de la volonté de puissance et de mort dépassant le vouloir-vivre, de l'instabilité de nos visages et de nos desseins, de l'ennui, enfin ; accordant même sa place à « la petite peur du XXe siècle », d'ailleurs bien réelle, M. Ricœur en est arrivé à l'angoisse philosophique, à l'angoisse devant la liberté, devant la liberté pour le mal ; mais, dépassant cette forme morale de l'angoisse, il a voulu en reconnaître le fond métaphysique, le mal dont ne triomphe aucune théodicée rationnelle. L'unique solution, pour le chrétien, est alors, selon M. Ricœur, un acte d'espérance, achèvement intuitif d'une réflexion philosophique impuissante, mais levain d'un effort philosophique renouvelé. Si la « thérapeutique » de M. Mauriac est plus puissante et moins complexe, si l'attitude de M. Calogero est plus idéaliste, et plus entière, on aura reconnu avec quelle discrétion et avec quel sens des problèmes les plus douloureux M. Ricœur s'est arrêté à l'Espérance, des trois hautes Vertus la plus humble, la moins sublime, la plus philosophique aussi. Voulant ne parler qu'en philosophe, et, d'autre part, violemment ému des misères,

des trahisons et des impostures du siècle, M. Ricœur n'alla pas jusqu'à la Foi et réserva la Charité aux accents admirables de M. Mauriac. En sorte que je me suis réjoui de trouver la même harmonie entre M. Mauriac et M. Ricœur que naguère entre M. Karl Barth et le P. Maydieu et — tenant compte de toutes les différences qu'impose cette comparaison — je pense que le chrétien ne peut que louer une telle glorification.

Dans l'ensemble, d'ailleurs, cette décade n'a manqué ni de chocs, ni d'harmonie, et certains entretiens [1], notamment celui que M. Georges Friedmann dirigea, sur « les conséquences morales et intellectuelles des conditions de travail dans la société contemporaine » furent très constructifs. Certes, les excès furent bannis : personne n'eut le mauvais goût de partir en guerre contre ces moulins à vent que sont les prétendues philosophies de l'angoisse. Aussi bien n'entendit-on aucun exposé, aucune intervention animés par la seule angoisse. Personne ne soutint que l'angoisse fût unique source d'énergie, ni d'ailleurs qu'elle fût exclusivement corruptrice. Mais ces extrêmes demeuraient à l'horizon.

Le point mal élucidé fut, à mon sens du moins, le rapport entre l'angoisse et les devoirs de l'esprit, c'est-à-dire le thème même du débat. Trop de gens encore pensent que l'esprit — il ne peut s'agir ici que de l'esprit humain, de l'esprit qui peut avoir des devoirs — est entièrement étranger à l'angoisse, et qu'il guérirait celle-ci comme de l'extérieur. Pourtant, une analyse de ces devoirs et de notre attitude à leur égard permettrait de serrer le problème : s'il y a des devoirs de l'esprit et que je les connais, sans les accomplir : remords, peur, impuissance. Si j'ignore la nature de ces devoirs : impuissance, inquiétude, mais encore recherche. La véritable angoisse n'éclate que lorsque j'ignore s'il y a des devoirs de l'esprit, si ces mots ont un sens. Or, ne pourrait-on pas penser que, même en l'homme, l'esprit dépasse constamment les devoirs auxquels il pense un moment s'enchaîner ? et que l'angoisse naît de la définition des devoirs, définition illégitime si elle limitait l'esprit ? Les devoirs se formulent à la rencontre de l'esprit et de l'obstacle et prennent leur forme de l'obstacle, non de l'esprit ; l'angoisse devant les devoirs de l'esprit est donc sans doute abandon et désertion spirituelle ; mais, s'il le faut, c'est la gravité de cette désertion, à condition qu'elle soit assumée, qui peut faire prendre conscience des puissances spirituelles.

DANIEL CHRISTOFF.

[1] Conférences et entretiens seront très prochainement publiés, sous le titre de ces Rencontres, par la Baconnière, à Neuchâtel.